

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 56 (1968)

Heft: 83

Artikel: Les drogues et leurs effets : (suite de la page 1)

Autor: Bonnal, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-271959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La culture nous aide-t-elle à vivre ?

NOTRE CULTURE AUJOURD'HUI

LA MOBILISATION DES CONSCIENCES

J'ai le sentiment violent, profond, que c'est une véritable mobilisation qu'il est nécessaire de faire maintenant à tous les échelons, en ayant conscience que tout ce qui pourra être fait — même le minimum qui permette d'attiser cette curiosité dont je vous parlais tout à l'heure et sans laquelle rien n'est possible — de redéclencher cette curiosité qui n'existe plus à l'heure actuelle. Qu'est-ce que l'on peut faire pour obtenir cette mobilisation ?

Quant on dit : « Au fond, le Français est un homme qui conteste... c'est un râleur... c'est un homme qui a toujours son mot à dire... vous savez, la Révolution de 89... il a toujours une attitude revendicatrice, il l'est jamais content... et il veut tout discuter... », ce n'est pas vrai. Ce n'est plus vrai. J'ai été effrayé en ce qui me concerne, de voir le désintéressement du Français moyen, car on finit par le découvrir, soit au travers des sondages, soit au travers des émissions faites à la télévision, de voir l'espèce de refus de se préoccuper de ce qu'on appelle « les grands problèmes », une espèce de lassitude, une attitude de désintéressement, une attitude de satisfaction parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement », « et puis, de toute façon, que voulez-vous, on a tellement d'ennuis, tellement de problèmes que moi, je ne veux pas m'occuper de ça ». Il y a une méconnaissance absolue, complète, totale des problèmes qui intéressent la collectivité à laquelle nous appartenons, tant sur le plan économique que sur le plan scientifique ou sur le plan social, c'est-à-dire tous les problèmes qui normalement devraient nous intéresser. Il se passe à l'heure actuelle quelque chose de dramatique. Au moment où se posent effectivement des problèmes qu'aucune société n'a eu à résoudre jusqu'à maintenant, au moment où les responsabilités que notre génération doit prendre sont énormes et conditionnent l'avenir dans tous les domaines, il y a une espèce de repli, de refus, de désintéressement.

Dès lors, est-ce que vraiment, en face d'un tel problème, d'un tel phénomène (et je ne pense pas que je dramatise) est-ce qu'il est encore temps de se demander si, au travers des instruments de communication de masse, on fait de la culture au rabais ou pas ? Est-ce qu'il est encore temps de se poser le problème de savoir si la culture, ça devrait être « ça » ou « pas ça », « ceci » et « pas cela », et si, en définitive, on fait un travail qui est ou non culturel, parce qu'il n'est pas exactement conforme à ce qu'on estime être la culture ?

LA TÉLÉVISION

J'en arrive, bien sûr, à parler de la télévision et des expériences qui ont été faites à la télévision. Cela vous étonnerait que je n'en parle pas.

Je citais tout à l'heure les savants qui disent : « Il faut faire confiance à la sagesse de l'homme » ; eh bien, c'est une attitude que l'on retrouve dans d'autres secteurs de notre société. Je vais vous en donner un exemple à la télévision.

Il y a une espèce de démission de la part de ceux qui dirigent la télévision, comme de la part de ceux qui dirigent d'autres grands secteurs de la société, et qui consiste à se tourner vers le public pour lui demander comment on pourrait bien faire de la télévision... C'est une attitude qui démontre bien, qu'à l'heure actuelle, cette société est en train de vivre dans un désarroi profond. Le désarroi des responsables, embarrassés des pouvoirs qu'ils détiennent et qui ne savent pas quoi faire des instruments qu'ils ont à leur disposition. Ils sont pris de panique quand il s'agit de savoir ce qu'il faut en faire. Ils finissent tout naturellement par se tourner vers la collectivité elle-même pour lui demander ce qu'elle désirerait faire. Or, que se passe-t-il à l'heure actuelle ? On dit : « La télévision, c'est un instrument prodigieux » (c'est vrai que c'est un instrument prodigieux, c'est peut-être l'instrument qui permettrait d'être optimiste). Si l'on songe au rôle que pourrait avoir la télévision en face des problèmes qui se posent à nous, on voit bien que c'est probablement le seul moyen qui soit d'un ampleur suffisante pour faire face aux urgences et qu'il faudrait à tout prix l'utiliser à cet effet-là.

Or, qu'est-ce qu'on fait ? On dit : « Nous avons un instrument, nous avons des moyens, nous avons des possibilités, toutes les possibilités, mais il y a le public ; alors on va demander au public ce qu'il veut, et comme ça, on saura comment il faut faire de la télévision ».

C'est démocratique, bien sûr, c'est très démocratique. Seulement, que se passe-t-il ? Eh bien, il se passe que le public dit : « Télévision ? Moi j'ai suffisamment de problèmes pendant toute la journée avec mon travail, avec ma femme, avec mes gosses, avec mes traites à payer, avec des tas de trucs... Vous comprenez, le soir, quand je rentre, je ne veux plus avoir de problèmes, je me fous éperdument des problèmes qui peuvent se poser, d'ailleurs, je veux rigoler, je veux rigoler, parce que... comprenez-moi, enfin... je suis fatigué, j'ai besoin de détente, et je veux que la télévision me permette d'avoir cette détente ». C'est normal ;

je dois dire que cette réaction-là, je l'ai moi-même. Le soir, en rentrant, eh bien, j'aimerais bien avoir un film comique, je voudrais bien avoir quelque chose qui me détende un peu et alors, même si on sait que l'on ne devrait pas utiliser la télévision comme ça, ou en tout cas, pas seulement comme ça, on le fait quand même. Puisque c'est le public qui le demande, on va essayer de le satisfaire parce que nous sommes très démocrates et que la télévision est à l'image de la communauté, à l'image du pays, c'est un miroir qui reflète, etc... Et cela donne une certaine forme de télévision et, de la part de ceux qui la font, il faut bien le reconnaître quand même, un certain malaise.

Après tout, peut-être faut-il imposer des choses, peut-être est-il complètement idiot de demander au public ce qu'il voudrait voir, car il ne le sait pas au fond, car il faut peut-être d'abord penser à lui faire voir un certain nombre de choses pour qu'il puisse savoir ensuite si ça lui plaît ou pas. Car peut-être que ce public, au fond, malgré sa réponse : « Je veux me distraire », si on lui offrait un programme qui excite sa curiosité, peut-être trouverait-il que c'est intéressant... peut-être en définitive, que lui demander son avis n'est pas la bonne méthode.

DES EXPÉRIENCES

Si je dis cela, c'est parce que j'ai été très frappé par l'expérience d'émissions que j'ai été amené à faire et à travers desquelles on essayait de faire toucher du doigt quelques-uns des grands problèmes qu'il faut résoudre à tout prix et pour lesquels il vaut mieux que chacun soit un peu au courant. Je parle de cette série d'émissions qui s'appellent : « Les clés du futur ».

Nous avons essayé de faire dialoguer des représentants du public moyen avec des responsables, en un dialogue qui voulait être loyal, objectif, total, en direct, et dans lequel nous avons voulu jouer le jeu, c'est-à-dire que nous n'avons pas choisi les représentants du public, nous avons demandé à un organisme de sondage de nous désigner un échantillonage représentatif du public moyen. Nous étions partis sur une image du Français moyen (celle que j'évoquais tout à l'heure), tel qu'il est dans les livres : râleur et revendicatif. Puis, nous nous sommes dit : « Si on commence par poser les problèmes les plus élémentaires, ceux qui sont presque des problèmes quotidiens... ceux à propos desquels les Français ont quelque chose à dire, et si on prend au mot cette attitude qui consiste à dire : « Ah ! si je tenais celui qui a fait ça, je lui dirais quelque chose, à celui-là... », pour savoir comment on fait les villes, pourquoi on a construit les H.L.M. comme ça, pourquoi on n'a pas fait d'autoroutes... C'est-à-dire des questions qui sont peut-être des questions de base, on arrivera sûrement à quelque chose ».

Alors, on a entraîné devant le public des responsables qui étaient morts de frayeur et qui s'étaient dit : « Ça va être tragique... mais qu'est-ce que je vais répondre... quelles questions vont-ils poser ?... ils vont sûrement demander ça ou ça... il faut que je trouve des réponses... mais enfin, bref, tant pis, c'est passionnant ».

Roger Louis.
(à suivre)

Les drogues et leurs effets

(Suite de la page 1)

On vous dira : « Mais si je refuse un désir sexuel, j'aurai des complexes ! » Freud a en effet montré que la morale rigide, condamnant le pécheur, amène celui qui a succombé à la tentation à des conflits intérieurs, à des peurs, à des complexes. Mais je me demande, s'il vivait encore aujourd'hui, s'il ne dirait pas que la liberté sexuelle actuelle ne conduit pas aussi à des complexes : la peur de ne pas être « dans le vent » parce qu'on n'a pas couché avec une fille ou avec un garçon, parce qu'on ne porte pas les vêtements « dans le vent », qu'on ne prononce pas certaines paroles et qu'on ne fait pas certains gestes. Et j'ai été très amusé et intéressé de lire que Miss Mary Quant, créatrice de la mode anglaise et de la mini-jupe, disait en réponse à un journaliste qui lui demandait : « Qu'est-ce qu'il y a derrière la mode ? ». — « Le sexe ».

Gide, Sartre et certains Français n'ont vu dans la morale qu'une interdiction, qu'un gène pour exécuter tous leurs plaisirs, ce qui a conduit André Gide à rechercher toutes sensations sexuelles, jusqu'à l'homosexualité. Il le dit lui-même, il a voulu aller jusque dans la fange pour échapper à sa formation et à son éducation morales. Et il ne s'est pas rendu compte qu'il tombait dans un autre esclavage.

Et l'on pourrait aussi parler des pilules anticonceptionnelles, qui ne peuvent être acceptées que sous contrôle médical et dans un but médical précis. Ce n'est pas moi qui parle actuellement, c'est l'Ordre national des médecins français, c'est également l'Eglise catholique. Les pilules anticonceptionnelles vendues librement permettent à tous de faire l'acte sexuel sans responsabilité. Un de mes amis psychiatres n'a dit d'ailleurs qu'on ne savait pas encore quelles névroses elles pouvaient provoquer.

J'aimerais que vous soyez conscients que beaucoup de théories qui sont dans la grande presse actuellement ne sont émises que pour que les gens puissent sans remords, sans complexes, sans responsabilité, s'adonner au sexe.

9. La musique. — J'aime beaucoup la musique. Mais il y a une certaine musique, faite en particulier de rythmes répétés qui influent sur le système nerveux, qui sont une véritable drogue sur le système nerveux, surtout quand ils s'accompagnent de certaines chansons et de certains gestes qui imitent la sexualité. Et quand les garçons et les filles entrent en transe à la suite de cette musique, n'est-ce pas une drogue ? Et après, il y a l'épuisement nerveux.

Il faut d'ailleurs noter que les mêmes rythmes, les mêmes gestes se retrouvent dans des sociétés primitives, dans des cérémonies rituelles en l'honneur du sexe.

POURQUOI LA DROGUE ?

Premièrement, pour échapper aux difficultés de la vie. A la faim, à la soif, à la douleur et trouver un bonheur jusqu'à souffrir de plaisir. C'est ainsi que l'Indien de Bolivie mâche des feuilles de coca et que le Chinois de Hong-Kong fume l'opium, pour fuir sa misère.

Mais c'est, deuxièmement, pour améliorer ses facultés physiques, intellectuelles, sexuelles. L'homme d'affaires, l'étudiant, le sportif véreux prennent des amphétamines pour se doper, un tranquillisant pour diminuer leur angoisse et un soporifique pour dormir. L'intellectuel occidental essaie tout pour prouver qu'il est libre.

Troisièmement, pour conquérir d'autres hommes et d'autres femmes, soit un individu soit la société.

On fait boire une fille pour coucher avec elle. Et actuellement on lui offre des cigarettes. Je voudrais vous raconter une petite histoire vraie, arrivée à une jeune fille que ma famille connaît bien. Elle est allée deux mois en Angleterre. Elle est revenue : elle n'était plus elle-même. Déprimée, pleurant, ne voulant rien faire. Et ça a duré des mois. Et, enquête faite, on a su qu'un jeune homme lui avait offert à plusieurs reprises des cigarettes sans marque (marijuana) et que, après,

(Suite en page 6)



La perforeuse

APTITUDES REQUISES

Bonne santé. Endurance. Souplesse et habileté manuelles. Précision. Attention. Détermination. Le métier de perforeuse étant plus fatiguant que celui de la dactylographe, vu qu'il s'exerce dans le bruit et que de frapper des touches de machines doit être plus sec, la candidate devra avoir des nerfs solides.

Formation nécessaire avant le cours : Avoir terminé sa scolarité. Avoir des notions de mathématiques élémentaires. Le niveau d'études primaire ou primaire supérieur est suffisant. Les candidates qui ont fait de la dactylographie verront leur formation mécanographique facilitée.

LES COURS

Lieu : Tousjours plus nombreuses sont les écoles privées qui forment des perforeuses et des perforeuses-vérificatrices (qu'en diverses régions on appelle perforatrices ou poinçonneuses). Les cours sont annoncés dans la presse par les maisons intéressées, qui publient un « bon » que les candidates doivent remplir et retourner. Certains instituts ou écoles font remplir un « test d'aptitudes » très simple.

Durée du cours : Dans certaines écoles, la durée de la préparation varie entre 2 et 4 mois, mais pour former une bonne perforeuse, il faut compter 6 mois, soit un mois de plus qu'en ce qui concerne la dactylo.

Age minimum : celui qui suit la fin de scolarité.

Coût des études : de 700 à 800 francs.

Programme d'étude : il s'agit d'abord d'une mise au courant. Une heure de théorie par semaine suffit, en général. Quant à l'entraînement, il doit être d'au moins cinq heures par semaine. Mais plus il est intensif, plus il compte d'heures par semaine, plus la candidate parviendra rapidement à la fin de son cours, que certaines écoles privées couronnent d'un diplôme, décerné après examen théorique et pratique.

A noter que n'importe quelle perforeuse habile est engagée d'office, même si elle n'a pas de diplôme.

Elle est à la base de la toujours plus moderne automation. Elle effectue la transformation d'un document en une ou plusieurs cartes perforées, c'est-à-dire qu'en lisant les renseignements portés sur le document à transcrire et en frappant les textes lus sur un clavier analogue à celui d'une machine à écrire, elle crée une carte reproduisant les chiffres et les lettres sous forme de perforations (une carte correspond à une ligne d'écriture).

L'OFFRE ET LA DEMANDE

La demande : elle est considérable, vu la nouveauté du métier. Les écoles ne suffisant pas encore, de nombreuses maisons forment elles-mêmes leur personnel. En tout cas, la perforeuse trouvera toujours du travail, soit par la voie des journaux, soit par les soins de l'école qui l'aura formée, ces écoles plaçant facilement leurs élèves.

Perspectives d'avenir : dans la maison qui l'emploie, la perforeuse qui fait preuve d'autorité et de vraies capacités dans son métier peut être nommée responsable des autres perforeuses travaillant avec elle, ce qui lui permettra, en outre, de gagner un peu plus. Mais les perforeuses que la spécialité intéresse et qui possèdent l'instruction et la logique suffisantes, peuvent faire l'apprentissage de la mécanographie ou participer à des cours d'opérations, voire de programmes, cours qui les achèveront vers des situations encore plus intéressantes et plus lucratives et leur occasionnant moins de fatigue.

L'offre : une profession relativement vite apprise, dans un domaine nouveau et plein d'avenir de l'administration ou de l'industrie.

CONDITIONS DE TRAVAIL

Horaires : celui des bureaux, soit 8 heures par jour.

Congés : Trois semaines par an pour les vacances. Dans certains bureaux, semaine anglaise.

Salaires : entre 600 et 800 francs, par mois.

Avantages sociaux : ceux des maisons qui engagent.

LE BAUME DU CHALET

en frictions, combat et soulage
RHUMES et BRONCHITES
en applications, désinfecte et cicatrise
PLAIES, CREVASSES et ENGELURES

En vente dans toutes les pharmacies et drogueries



CAISSE CANTONALE D'ASSURANCE POPULAIRE - NEUCHÂTEL

Toutes combinaisons d'assurance sur la vie

Assurances mixtes à tarif réduit pour les personnes du sexe féminin. Combinaison spéciale pour les jeunes mariés.

Institution neuchâteloise de droit public, créée pour encourager l'assurance et la prévoyance dans le canton.

AGENCES GÉNÉRALES : 1, RUE DU MOLE, NEUCHÂTEL Tél. (038) 5 73 44
34, AV. L.-ROBERT, CHAUX-DE-FONDS (038) 2 69 95

Les drogues et leurs effets

(Suite de la page 5)

il avait abusé d'elle. Elle a mis des mois à s'en remettre.

On peut, aux Antilles, vous offrir un parfum pour vous droguer, un bonbon peut être drogué, une boisson peut être droguée. Et on vous prend à l'improviste.

Il y a des gens qui veulent saper la société en démolissant le caractère des gens et en dénaturant le système nerveux des gens, d'où la disparition de la volonté.

Il y a, malgré tout, un emploi juste de la drogue, c'est l'emploi médical.

SAVOIR CE QUE NOUS VOULONS

Je voudrais vous donner deux conclusions. La drogue, l'abus du sexe et autres succédanés sont la conséquence directe des conditions de vie actuelles du monde et de la non adaptation à ses conditions d'un nombre toujours plus grand d'individus. (Attention à la théorie qui dit que ne se droguent que certaines catégories d'individus.)

Le monde est fou — la raison n'existe plus — les problèmes sont trop vastes. Il n'y a plus qu'à exister n'importe comment. Voilà ce que pensent beaucoup de gens. Et chaque fois que je fais quelque chose qui n'est pas juste, je donne des arguments à ceux qui croient que le monde est fou, qu'il faut détruire la société, s'en évader dans l'illusion de la drogue.

Un professeur américain a même dit (il est propagandiste du LSD): « C'est en parvenant à la folie, que nous deviendrons sensés ! » Cela ne mérite pas de commentaire.

Mais soyons clairs. C'est parce que le monde actuel ne satisfait personne, c'est parce que la civilisation chrétienne a échoué que les drogues, les abus sexuels se répandent partout dans le monde. Voilà ma première conclusion.

Ma deuxième est que nous sommes devant un choix :

Libres de chercher dans les drogues et le plaisir l'oubli de la réalité. Mais alors, soyons conscients que non seulement nous devenons esclaves de la drogue et du sexe, mais de ceux qui en tirent profit, gangs, mafias, etc., et que nous devenons aussi esclaves de ceux qui sont chargés de nous protéger et de protéger la société, de la police.

Nous sommes libres de faire partie de ceux qui veulent délibérément saper le caractère des nations.

Nous sommes libres de faire partie de la masse indifférente, qui laisse faire parce que la vie est déjà tellement compliquée, et elle se retrouve un beau jour dans un système politique qu'elle n'a pas voulu. Et je pourrais vous donner beaucoup d'exemples historiques. **Soyez conscients que ces trois libertés mènent à la dictature.**

Enfin nous sommes libres de faire partie de ceux qui veulent la vraie liberté pour le monde, celle où chacun aura du pain, du travail et n'aura plus peur du lendemain.

Il n'y a que trois possibilités devant le monde actuel : le subir, s'en évader, le changer. Voilà notre choix.

(Extrait d'une conférence du Dr J. Bonnal, professeur de neuro-chirurgie à la Faculté de médecine de l'Université de Liège.)

La paysanne française aujourd'hui

C'est aux Editions Gonthier que Marie Allauzen a fait paraître son livre « La paysanne française aujourd'hui », livre remarquable et riche d'une telle ampleur d'information qu'il nous a paru intéressant de vous le condenser ici, ne serait-ce que pour vous engager à le lire in extenso. Vous y découvrirez, dans leur réalité, tous les problèmes de la paysanne française contemporaine, résumés en quelques sous-titres significatifs : 50 heures par semaine pendant 52 semaines ; Ni dimanche ni vacances ; Les champs plus le ménage : deux journées en une ; Des enfants silencieux et repliés sur eux-mêmes ; Quitter la ferme, mais faire quoi ? ; Va-t-on vers des villages de célibataires ? ; etc.

ÉVOLUTION OU RÉVOLUTION ?

En 1965, un syndicat agricole organise parmi ses adhérents une enquête afin de déterminer dans quelle mesure les femmes collaborent aux travaux agricoles. Avec stupéfaction, on découvre qu'entre le travail régulier à l'étable et dans les différents secteurs où elles donnent occasionnellement un coup de main, certaines paysannes consacrent environ 2600 heures chaque année au travail de la ferme. Temps actif hebdomadaire de 50 heures pendant 52 semaines sur 52. Pourtant, en raison de la diversité de l'agriculture française (différence de production, variation des superficies) la situation de la femme rurale n'est pas — et de loin — identique partout. Par tradition, certaines régions voient leurs paysannes travailler aux champs autant que les hommes. Alors qu'ailleurs, la paysannerie est entrée dans une ère de changements profonds qualifiée de « révolution silencieuse ».

Premier signe de cette transformation : la diminution des agriculteurs dans la population active. En 1950, on comptait un agriculteur pour trois Français actifs. Aujourd'hui, la proportion est d'un pour cinq (20% de la population active totale).

De 1954 à 1962, le nombre des agriculteurs et des agricultrices est tombé de 5 204 000 à 3 963 000. C'est donc, en l'espace de huit ans, plus d'un million de personnes à avoir pris une décision irréversible.

Les jeunes filles quittent le village en rangs serrés vers une reconversion professionnelle moins aléatoire que celle des jeunes gens. Ceux-ci éprouvent désormais d'innombrables difficultés à trouver des épouses et se demandent avec angoisse ce que deviendront ces villages de célibataires.

UN SIÈCLE LES SÉPARE

La définition d'une directrice d'école d'enseignement ménager agricole situe exactement le problème de l'isolement : « ... Si une femme rurale n'est pratiquement jamais seule, elle est cependant isolée de la collectivité. » L'éloignement des fermes les unes des autres, les moyens de communication insuffisants, rendent difficiles les contacts avec l'extérieur. Refusant un repli complet sur elles-mêmes et sur leur secteur ménager, les paysannes de la nouvelle génération souhaiteraient — tout en voyant diminuer leur participation aux travaux pénibles — collaborer plus intensément à la gestion et à l'administration du domaine, partageant autorité et responsabilités.

Qu'on est loin, par les exemples cités par l'auteur, de la femme asservie, suivant une routine immuable faite de traditions pesantes. Paysannes chefs d'exploitation à part entière, voilà qui nous transporte d'un siècle et revolorise singulièrement un état mineur.

LES CONFLITS DE GÉNÉRATIONS

Evoquant les problèmes que posent trop souvent la cohabitation de plusieurs générations, le livre de Marie Allauzen aborde les drames qui fréquemment en découlent : incidents nés d'une promiscuité agaçante, heurts d'idées divergentes, autant de banalités qui font dégénérer la vie de tous les jours en quelque chose d'intolérable. Bien souvent, les jeunes ménages qui, au départ, cherchent à sauvegarder une certaine intimité en revendiquant un petit appartement pour eux se heurtent à l'incompréhension d'une famille fixée à la forme patriarcale. « Pourtant, disent ces jeunes, quand on cohabite, on s'évite, quand on vit séparément, on s'invite ! »

La tension nerveuse imposée par la présence continue d'une autre génération qui régent, contrôle, critique n'est pas la moindre des épreuves imposées. Et tout autant dramatique est l'impossibilité qu'éprouve le jeune couple à créer quelque chose par lui-même. Les leviers de commande ne lui seront transmis que vers la cinquantaine, après vingt ans d'une obéissance passive ou de révolte.

COMMENT PARTIR ?

Sous ce titre, Marie Allauzen aborde le problème de la migration qui voit bon an mal an environ 500 familles passer d'une région agricole à une autre. Cette migration est favorisée d'une part par l'Association nationale de migration et d'établissements ruraux qui assiste l'agriculteur dans la recherche de terres nouvelles, conseillent pour l'établissement du contrat d'acquisition ou de bail, et d'autre part par les subventions du Ministère de l'Agriculture. Mais ces précieux appuis ne résolvent pas pour autant toutes les difficultés : intégration au nouveau milieu, adaptation aux

habitudes locales, etc. D'autres mutations, irrévocables celles-là, que le départ de ces nombreuses jeunes filles qui réalisent qu'aucun avenir décent ne les attend à la ferme. Le mouvement de jeunesse agricole catholique cherche à les diriger pendant qu'il est encore temps pour elles vers les professions du secteur para-agricole.

Parallèlement, l'Association nationale pour la formation professionnelle des adultes constitue à cet égard une initiative intéressante : son but est de reclasser les adultes du monde rural dans les métiers nouveaux qu'exigent les structures de l'agriculture actuelles. A l'origine, cette organisation se destinait à recevoir aussi bien les jeunes gens que les jeunes filles. Mais pour l'instant, elle n'a fonctionné qu'avec des stagiaires féminines pour lesquelles les besoins semblent les plus urgents. Les centres de formation professionnelle préparent aux professions suivantes : vulgarisation agricole ménagère — enseignement ménager agricole — secrétariat d'organisme agricole — entrée aux écoles d'assistantes sociales rurales — d'infirmières, de jardinières d'enfants — préparation au rôle d'économiste et d'hôtesse rurale.

LES DAMNÉES DE LA TERRE

C'est le sort des plus mal loties de l'agriculture — l'existence des filles de ferme ou d'épouse d'ouvriers agricoles — qui se trouve décrit ici. Tôt levées, dernières couchées, disposant rarement d'un instant de liberté, ces ouvrières non qualifiées utilisées aussi bien à l'étable qu'aux champs doivent se contenter de salaires lamentables.

L'état des logements mis à leur disposition comme les trop rares moments d'intimité, rien ne favorise leur épanouissement ni l'harmonie de leur ménage. Grâce à l'action syndicale, des améliorations ont pu être apportées à leur sort, mais essentiellement dans les secteurs spécialisés (horticulture, pépinière, etc.). En polyculture-élevage, là où leur état laisse le plus à désirer, il n'y a pratiquement pas d'améliorations.

Les femmes d'ouvriers agricoles trouvent de plus en plus dans un travail saisonnier et spécialisé un complément bienvenu au salaire de leur mari : ébourgeonnage, cueillette des fruits, vendanges par exemple.

Parallèlement, de plus en plus de femmes travaillent dans des ateliers de conditionnement, dans des coopératives fruitières ou avicoles, dans des usines d'abattage de volailles, signe d'une mutation interne de la profession. Il s'agit d'emplois spécialisés plus proches du travail industriel que de celui de servante de ferme, et qui sortiront de son isolement traditionnel l'ouvrière agricole.

(A suivre.) Yv. Bastardot.

Dix moyens de tuer une association

Découvertes dans « Le Droit des femmes » les lignes suivantes, qui sont toujours d'actualité :

- N'allez pas aux réunions de la société.
- Si vous y allez, arrivez tard.
- S'il fait mauvais temps, ne pensez pas à y aller.
- Ne vous pressez pas de payer vos cotisations, attendez d'avoir reçu deux ou trois avertissements.
- N'amenez pas de nouveaux membres, laissez les autres faire ce travail.

OUVROIR DE L'UNION DES FEMMES AUX PETITS LUTINS

9, rue de la Fontaine Téléphone 25 35 66

GENÈVE

Le vêtement d'enfant pratique et seyant

